

B i b l i o t h è q u e
des
IDÉES

Italo Svevo

**Conscience
et réalité**

par

MARIO FUSCO

nrf
Éditions Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1973.*

ESSAI DE BIOGRAPHIE CRITIQUE

*La biographie servira à expliquer
et à vérifier, pour ainsi dire, les mys-
térieuses aventures du cerveau.*

Baudelaire,
Un mangeur d'opium.

Premières années d'Ettore Schmitz

Dans son numéro du 1^{er} octobre 1928, *La Nouvelle Revue Française* publiait une note nécrologique de Benjamin Crémieux, consacrée à Italo Svevo, mort accidentellement depuis quelques semaines. Cet hommage rendu à un romancier dont Crémieux avait été l'un des premiers à souligner l'importance définit brièvement, mais avec pertinence, une carrière littéraire qui fut parfaitement insolite à tous égards. C'est la raison pour laquelle toutes les références implicites qui pouvaient alors caractériser Svevo aux yeux de ses lecteurs se révélaient fallacieuses : ce romancier célèbre dans toute l'Europe était encore un inconnu quatre ou cinq ans plus tôt; cet écrivain italien avait été, sa vie durant, un citoyen autrichien, et, d'ailleurs, il n'avait jamais été qu'un homme d'affaires, nullement un homme de lettres; on le savait ami de Joyce, mais leurs œuvres respectives étaient à cent lieues l'une de l'autre; et si Svevo avait été marqué par la psychanalyse, c'était à son corps défendant. Quelle est donc la réalité que recouvraient ces données contradictoires?

Ettore Schmitz, mieux connu sous le pseudonyme littéraire d'Italo Svevo, naquit le 19 décembre 1861 à Trieste. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Trieste, ville fort active et prospère à l'époque de Svevo, était le principal port maritime de l'Empire austro-hongrois, et qu'elle appartenait à l'Autriche depuis des siècles, exception faite de la brève parenthèse des années de la Révolution et de l'Empire. Mais, en 1812, elle était retombée sous la domination de Vienne, et ne devait être finalement rattachée à l'Italie qu'après la Première Guerre mondiale. Dotée depuis 1719 du statut de port

franc, qui lui avait permis de rivaliser avec Venise, puis de la supplanter, Trieste connut au *xix^e* siècle une période d'expansion intense, et ce dynamisme se traduisit notamment par une forte poussée démographique, qui fut, en grande partie, le résultat d'une immigration massive et cosmopolite ¹.

Ce développement considérable, joint à une situation géographique particulière et privilégiée, qui faisait de Trieste un carrefour naturel entre l'Italie, l'Europe Centrale danubienne et les pays slaves des Balkans, à la fois plaque tournante et entrepôt sur des routes commerciales et maritimes très diverses, lui permit de se constituer peu à peu un caractère original et complexe. Trieste était en effet le siège d'activités multiples et fructueuses, en particulier dans le domaine de la banque, des assurances et des compagnies de navigation maritime, et la prospérité qu'elle en retira se manifesta assez bien dans les quartiers modernes de la ville, aux constructions cossues, sévères et un peu lourdes ², qui se développèrent après 1850 autour de l'édifice néo-classique de la Bourse, centre névralgique de l'activité économique triestine, et qui masquent un peu la vieille ville et les quartiers édifiés sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse.

Comme nous le verrons par la suite, tous ces éléments se retrouveront, à des titres divers, dans la vie de Svevo. D'origine à la fois italienne et germanique, de formation mitteleuropéenne, il appartenait à un milieu de gros commerçants et de gens d'affaires; employé de banque pendant des années, professeur dans une école de commerce, il devint par la suite l'un des dirigeants d'une florissante entreprise industrielle de peintures pour navires, ce qui l'amena à voyager régulièrement en Europe. Quant à son œuvre, elle garde également de nombreuses traces de cette origine triestine, et s'inscrit en fait toujours dans ce même contexte.

De même qu'un grand nombre de leurs concitoyens, les Schmitz n'étaient établis à Trieste que depuis un temps relativement court. Le grand-père d'Ettore, Adolf Schmitz, d'origine rhénane, mais né en Hongrie, était un fonctionnaire du gouvernement autrichien. Nommé à Trévise, il y épousa une italienne, Rosa Macerata. La situation d'Adolf Schmitz devait cependant être des plus modestes, car son fils Francesco, né à Trieste en 1829, eut une enfance très pauvre et fut

1. La population de Trieste passa en effet d'un chiffre inférieur à trente-cinq mille habitants en 1808 à plus de deux cent vingt mille, un siècle plus tard.

2. La maison du banquier Maller, que décrit Svevo dans son premier roman, est un excellent exemple de ce style imposant mais sans grâce.

contraint de gagner sa vie dès son adolescence. Après des débuts difficiles et mouvementés, Francesco Schmitz s'établit à Trieste et se maria, lui aussi, avec une Italienne, Allegra Moravia, israélite comme lui-même. Il se considérait comme un Italien, et, en patriote convaincu, il milita toujours parmi les rangs des triestins libéraux.

Malgré la présence de groupes ethniques et linguistiques très hétérogènes, et d'une administration purement autrichienne, une grande partie de la population triestine était en effet de langue italienne, et revendiqua son attachement au Royaume d'Italie depuis la constitution de celui-ci. De fait, la deuxième moitié du *xix*^e siècle et le début du *xx*^e furent jalonnés de tentatives et de manifestations diverses et dramatiques, qui tendaient à réaliser ce désir d'unification parallèlement aux divers mouvements irrédentistes de la Vénétie julienne. On sait qu'au terme d'une campagne passionnée, l'irrédentisme devait être l'un des motifs essentiels du renversement d'alliances qui conduisit l'Italie à entrer dans la guerre mondiale en 1915.

Quant à Francesco Schmitz, c'était un commerçant actif et avisé, qui avait réussi à acquérir une certaine fortune et à fonder une entreprise de verrerie dont les bénéfices lui permirent d'assurer à sa famille des conditions de vie fort agréables.

Cet homme énergique et très autoritaire, très travailleur, était d'une honnêteté scrupuleuse, et, semblable en cela à la majeure partie de la bourgeoisie triestine, il s'intéressait exclusivement à ses affaires. Mais il était capable d'une grande générosité et aidait régulièrement de ses deniers un certain nombre de parents plus ou moins proches.

Cicéron disait à un ami que la naissance d'un second fils avait doublé son capital. Francesco Schmitz usait d'une image assez voisine, et déclarait qu'un enfant de plus l'enrichissait d'un million.

Est-ce par cette équation fantaisiste qu'il faut expliquer les seize enfants que sa femme mit au monde? Peut-être voulait-il aussi affirmer de cette façon le succès de la famille qu'il avait fondée et sa propre réussite sociale. Sur ces seize enfants, seuls survécurent quatre garçons et quatre filles; Ettore était leur cinquième enfant et le second de leurs fils. La très faible différence d'âge qui le séparait de ses frères et sœurs est certainement l'une des causes de la grande unité qui régnait dans la famille. Son enfance, écrivit-il, fut très heureuse; la douceur et la tendresse de leur mère tempérait le caractère plus autoritaire de Francesco Schmitz, et les enfants entretenaient dans la maison une atmosphère de

gaieté qui, semble-t-il, ne manquait pas de fantaisie, et que Livia Veneziani, la femme de Svevo, a décrite dans les premières pages de la biographie de son mari ³.

On peut toutefois s'interroger sur le caractère idyllique du tableau que donne Livia Veneziani de l'enfance de Svevo. En effet, la naissance d'un autre fils, Elio, moins de deux ans après celle d'Ettore, le supplanta dans sa place de benjamin choyé par tous; Elio était d'autre part un enfant d'une santé très délicate et, jusqu'à la naissance, en 1870 et 1872, des deux derniers enfants Schmitz, il fut l'objet de tous les soins d'une mère déjà fort occupée par sa nombreuse famille. Il est donc tout à fait vraisemblable qu'Ettore dut ressentir à l'égard de ce cadet des sentiments de jalousie dont il n'avait peut-être pas clairement conscience et qui s'estompèrent par la suite ⁴, car Elio fut celui de ses frères dont il se sentait le plus proche et avec lequel il s'entendait le mieux; d'autre part, ce sentiment qu'il était en quelque sorte privé d'une part de l'affection de sa mère, pesa sur lui et d'autant plus profondément qu'il s'agit là d'une situation plus ancienne. Il est fort possible que ses frères et sœurs aient également ressenti cette jalousie et ce sentiment de frustration affective à l'égard d'une mère constamment enceinte et accaparée par les plus jeunes de ses enfants; mais, à la différence d'Ettore, les autres n'ont rien écrit qui puisse nous permettre de reconstituer ainsi le climat affectif de leur enfance. Quant à Ettore, nous savons que les figures maternelles ont une importance privilégiée dans toute son œuvre.

Quoi qu'il en soit, les premières années de Svevo se déroulèrent dans des conditions de grande aisance, qui laissaient notamment aux enfants la possibilité de consacrer une partie de leur temps aux arts d'agrément, fort en honneur dans la bourgeoisie triestine.

On connaît assez peu de choses sur les parents de Svevo, sinon à travers certaines indications dont, après Livia Veneziani, P. N. Furbank s'est fait l'écho. Mais si nous ne savons pas exactement comment ils étaient, quel était leur caractère et leur mode de vie, nous pouvons, grâce à l'œuvre de Svevo, nous faire une idée de ce qu'ils représentaient pour leur fils.

3. Livia Veneziani Svevo, *Vita di mio marito*, 2^e éd., Trieste, Edizioni dello Zibaldone, 1958. En fait, il y a dans ce livre qui est une source de renseignements innombrables sur la vie de Svevo, une certaine tendance à l'hagiographie larmoyante et à l'idéalisation rétrospective, qui en atténue l'intérêt.

4. Mais dont nous retrouverons la trace dans certains romans, et notamment dans *La Coscienza di Zeno*.

Ainsi, une nouvelle écrite en 1925, *L'Avvenire dei ricordi* ⁵, laisse entrevoir l'image d'un père autoritaire et entêté, qui ressemble beaucoup à Francesco Schmitz et que Svevo décrit non sans une pointe d'humour « [C'était un homme] rapide à porter des jugements sur les choses et les personnes, mais très lent à changer d'avis. Une fois qu'il avait dit son avis, il s'y tenait avec l'obstination de quelqu'un qui s'est construit sa maison tout seul. Les choses pouvaient changer, l'individu qu'il aimait devenait suspect, mais il trouvait tous les arguments pour le défendre et l'expliquer... ».

Nous verrons par la suite que cette obstination du père de Svevo joua de la façon la plus négative sur la carrière d'écrivain de son fils, et que celui-ci ne put effectivement réussir, jusqu'à la fin de sa vie, qu'en s'opposant à ce que voulait ou aurait voulu son père.

De la mère de Svevo, nous savons encore moins de choses. Le *Profilo autobiografico* ⁶ parle d'une femme douce et effacée, la *Vita di mio marito* évoque sa tendresse qui compensait l'autorité intraitable de son mari, et, dans *L'Avvenire dei Ricordi*, nous entrevoyons l'image d'une femme affectueuse et désarmée, toujours prête à fondre en larmes, et à qui son plus jeune fils semble très attaché. Ici encore, la suite de la vie de Svevo nous permettra de mieux comprendre la force de cet attachement pour sa mère. Notons toutefois qu'avant la mort de celle-ci, en 1895, il n'est jamais question d'elle dans les textes ou fragments de textes que nous possédons de Svevo.

Mais le manque de documents précis sur la première enfance de Svevo, l'absence de déclarations explicites de sa part ne sauraient nous empêcher d'essayer de reconstituer le climat affectif de cette période, sinon les événements qui l'ont effectivement jalonnée.

Le fait est qu'en dehors de sa jalousie fort explicable à l'égard de son frère Elio, Ettore avait dû se sentir exclu par le couple parental, à une période très ancienne de son enfance, où ses liens affectifs avec sa mère étaient très forts. Il est clair qu'entre le tempérament bouillant et possessif de ce père de seize enfants et une mère soit consentante, soit tyrannisée

5. *O.O.*, III, p. 300.

6. Il s'agit d'une note ébauchée en 1928 par un ami de Svevo, G. Cesari, mais qui fut entièrement revue, complétée et même dactylographiée par Svevo lui-même, et dont l'intérêt est considérable sur le plan autobiographique. Nous aurons fréquemment l'occasion de citer ce texte qui figure désormais dans les *Écrits divers* de Svevo : *O.O.*, III, pp. 797 et suiv.

par lui, il ne devait pas rester une grande place pour les enfants, et que ceux-ci ont pu en souffrir. C'est pourquoi si, beaucoup plus tard, il est question chez Svevo d'une mère passionnément aimée — dans *Una Vita* comme dans *La Coscienza di Zeno* — nous ne trouvons presque jamais chez lui de figures paternelles avec lesquelles il ait établi des relations affectives satisfaisantes. En clair, Svevo parle de la sévérité, de l'incompréhension de son père envers lui; indirectement, dans ses œuvres, il refuse l'image paternelle (*Una Vita*), la passe sous silence (*L'Assassinio di via Belpoggio*), la dévalorise (*Lo Specifico del dottor Menghi*, *Il Malocchio*) ou en donne pour le moins une image très ambivalente (*La Coscienza di Zeno*); on peut en déduire que son père a dû rester pour lui le rival heureux auprès de sa mère, et donc représenter un personnage ressenti comme hostile et menaçant, et c'est la raison pour laquelle il était extrêmement difficile pour Svevo de parvenir à une identification à ce père qui lui aurait permis de s'affirmer pleinement.

Svevo, semble-t-il, ne s'est jamais totalement affranchi de cette relation triangulaire, d'amour envers sa mère, d'hostilité et de dépendance envers son père, tout à fait caractéristique d'une situation œdipienne demeurée présente, et ceci explique pourquoi, par la suite, son comportement est toujours resté marqué par une attitude hésitante et rémissive. Il est trop facile de définir cette attitude comme de l'aboulie, ce qui n'explique rien. En réalité, non seulement Svevo resta un indécis, mais il y avait aussi en lui un besoin irrépressible de céder, d'abandonner la lutte en toute occasion, non pas par lâcheté, mais par un complexe d'échec de nature incontestablement névrotique. Nous verrons que son œuvre littéraire, de même que ses écrits intimes, sont tout à fait clairs sur ce point.

Lorsque la question des études des garçons vint à se poser, Francesco Schmitz décida de les envoyer en Allemagne, dans un institut qui leur donnerait une formation commerciale, tout en leur permettant d'améliorer leur connaissance de l'indispensable langue allemande. Pour le père d'Ettore, ces deux éléments étaient l'un et l'autre essentiels; il avait choisi de bonne heure l'orientation future de ses fils, et n'avait sans doute pas hésité beaucoup à les destiner à une carrière commerciale, en songeant d'ailleurs peut-être à une collaboration future entre eux et lui. D'autre part, si le choix d'un collège allemand pouvait avoir été plus ou moins consciemment motivé par le souvenir des origines de son propre père, ainsi que par son admiration pour des méthodes d'enseignement

célèbres dans toute l'Europe⁷, il faut reconnaître qu'une connaissance parfaite de l'allemand était d'une utilité primordiale à Trieste au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Ce fut ainsi que vers sa douzième année, en 1873, Ettore quitta Trieste pour se rendre à Segnitz sur le Main, près de Wurtzbourg, en compagnie de son frère aîné Adolfo, leur père les y ayant inscrits comme pensionnaires à l'Institut Brüssel d'éducation et de commerce⁸. Quant à Elio, dont la santé était toujours délicate, il était resté pour le moment à Trieste, ce dont Ettore put de nouveau concevoir quelque jalousie. Ettore et Adolfo demeurèrent pendant cinq ans à Segnitz, d'où ils ne revenaient que pour de brèves vacances familiales.

L'Avvenire dei ricordi que nous citons précédemment, évoque de façon assez précise cette première grande séparation de leur milieu familial et raconte le voyage à Wurtzbourg de deux enfants de Trieste, en route avec leurs parents vers le collège où ils vont faire leurs études. L'âge du protagoniste, Roberto, celui de son frère aîné, l'allusion à un troisième frère malade coïncident assez exactement avec les données exactes du voyage réel. Il serait donc tentant de considérer tout ce récit comme directement autobiographique. Rien ne permet cependant d'extrapoler ainsi la portée de ce texte tardif. Ettore Schmitz adolescent était-il, comme ce Roberto, « volontaire et violent », était-il ce gamin turbulent qui avait honte de ses vêtements neufs et faisait de son mieux pour les salir, qui connaissait une quantité de grossièretés et fumait comme un troupière? En tout cas, ce comportement de l'enfant semble confirmer une certaine tension dans les relations familiales, et il est révélateur d'une attitude de vive opposition à l'égard de ses parents, qui traduit fréquemment un sentiment de carence affective, réelle ou ressentie comme telle. C'est contre cette carence qu'il tente également de réagir en cherchant à attirer sur lui l'attention par tous les moyens, fût-ce les moins recommandables. Quant à son goût du tabac, c'est une indication qui recoupe les souvenirs d'enfance sur lesquels s'ouvre *La Coscienza di Zeno*, et il serait amusant de trouver dès cette époque une trace de la passion de Svevo pour les cigarettes. Par contre, l'accès de désespoir qui saisit l'enfant dans le train et cette notation qui l'accompagne : « Une grande dou-

7. Le père de *L'Avvenire dei ricordi* « admirait tant ce pays qu'il y conduisait sereinement ses fils pour les y faire élever ». *O.O.*, III, p. 299.

8. Cf. P. N. Furbank, *Italo Svevo, the Man and the Writer*, London, Secker and Warburg, 1966.

leur : la découverte d'une infériorité personnelle⁹ » sont trop voisins de tant de manifestations de la sensibilité de Svevo pour que nous n'y reconnaissons pas la trace d'un véritable souvenir.

Quant à son séjour à Segnitz proprement dit, Svevo en parle lui-même, dans son *Profilo autobiografico*¹⁰. Si, comme le raconte Livia, Francesco Schmitz avait décidé d'envoyer son fils en Allemagne parce qu'un jour, à Trieste, il l'avait entendu écorcher un nom allemand, celui-ci eut vite l'occasion de remédier à son ignorance. A vrai dire, le critique triestin Silvio Benco rapporte le jugement d'un ami de Svevo, suivant lequel celui-ci ne parlait finalement qu'un allemand courant, mais imparfait¹¹. Pourtant, à Segnitz, Ettore fit de bonnes études, même si, comme il l'écrivit un jour, il travailla encore moins qu'on ne le lui demandait. Malgré l'orientation principalement commerciale du collège, il apporta un vif intérêt à l'étude de la littérature, sous la direction de l'un de ses maîtres, et, pendant quelque temps du moins, en compagnie de son frère Elio qui l'y avait rejoint.

Elio était celui de ses frères et sœurs avec lequel il était le plus lié, et dont le tempérament d'artiste était le plus proche du sien. Le journal intime¹² de cet adolescent fragile et sensible qui devait mourir à l'âge de vingt-deux ans, est une source de documents très précieuse pour la connaissance des premières années de la vie de Svevo. Mais la mauvaise santé d'Elio lui fit quitter assez vite le climat rigoureux et austère du collège de Segnitz, et Ettore resta de nouveau seul avec Adolfo, son aîné d'un an.

En dehors des cours, le plus clair des activités d'Ettore se limita vite à la lecture. Dès qu'il eut découvert le monde de la littérature, Ettore manifesta une très vive curiosité intellectuelle et se jeta à corps perdu dans les livres. Nous ne savons pas grand-chose de l'ordre que suivit le jeune Ettore dans ses lectures pendant cette période et il est plus vraisemblable de penser qu'il lisait les livres un peu au hasard, à mesure qu'il les trouvait sur sa route. Un peu plus tard, Elio notait dans son journal : « Au collège, j'ai remarqué avec étonnement

9. O.O. III, p. 297.

10. O.O. III, p. 797.

11. *La Coscienza di Zeno*, Milano, Dall'Oglio, 1957; préf. p. 11.

12. Partiellement publié et commenté par G. Spagnoletti, in *Studi Urbinati*, 1954; sur Elio Schmitz, on lira avec intérêt l'étude de G. F. Biasin, publiée dans *Belfagor*, janvier 1968. Mais il faut espérer que le texte intégral de ce Journal, annoncé depuis longtemps, sera bientôt publié.

qu'il consacrait toutes ses heures de liberté à la lecture¹³. » Il nous rapporte aussi qu'Ettore lut alors tous les classiques allemands, et note, non sans finesse : que son frère « cherchait à s'approfondir en eux¹⁴ ». Ainsi, Ettore Schmitz découvrit les œuvres de Goethe, mais, après les avoir beaucoup aimées, il eut, dit-on, l'idée de faire une loterie avec ces volumes, et utilisa les bénéfices de cette ingénieuse opération pour acquérir une traduction allemande de Shakespeare. Bouleversé par la lecture de *Hamlet*, il passait ses nuits à relire ce drame qu'il finit par apprendre par cœur. Mais le directeur de l'école mit fin à ces lectures passionnées et confisqua le livre. Ettore Schmitz rapporta pourtant un Shakespeare de son séjour à Segnitz : chose piquante, il lui fut donné par la nièce même du directeur, Anna Hertz, avec une dédicace qui rappelait à Schmitz la tendre affection qui les avait un instant rapprochés. *L'Avvenire dei ricordi*, que nous citons plus haut, s'achève par l'évocation d'une figure féminine pleine de charme, qui est la femme du directeur. Comme le fait remarquer G. Spagnolletti, il se pourrait bien que cette femme « adorable » n'ait fait qu'une avec Anna Hertz, tout en étant la transposition d'une image maternelle, procédé dont nous trouverons bien d'autres exemples chez lui.

Elio Schmitz, dont le goût littéraire était très fin et plus équilibré à cette époque que celui de son frère, dont il ne partageait pas toujours l'enthousiasme et l'avidité, fit un jour remarquer à Ettore qu'il avait tort de négliger les grands auteurs italiens, et qu'il aurait dû également lire Dante ou Pétrarque, ce à quoi Ettore lui répondit que « Schiller était le plus grand génie du monde »¹⁵.

De son côté, Svevo cite dans le *Profilo autobiografico* trois œuvres dont l'influence fut déterminante sur la formation de son goût ; il s'agit des romans de Jean-Paul et de ceux de Tourgueniev, ainsi que, naturellement, des œuvres de Shakespeare, auquel il fut certainement redevable d'un amour pour le théâtre, qui resta très vif pendant toute sa vie.

Enfin, c'est encore à l'époque de Segnitz qu'il faut faire remonter pour Svevo la lecture de Schopenhauer. Toute sa vie, Svevo garda son admiration pour ce philosophe dont il possédait les œuvres complètes, et qui exerça sur lui une réelle influence ; nous aurons l'occasion d'en reparler. Selon Livia Veneziani, Svevo resta toujours membre de la *Schopenhauer*

13. *Studi Urbinati*, p. 14.

14. *Ibid.*, p. 14.

15. *Ibid.*, p. 15.

Gesellschaft de Francfort, ce qui semble bien indiquer que son adhésion datait de son séjour sur les bords du Main.

Six années passèrent ainsi. Ettore Schmitz acquit, outre une grande familiarité avec l'allemand, des connaissances commerciales élémentaires, qui, dans l'esprit de son père, devaient être un premier pas vers une brillante carrière dans le monde des affaires. Pourtant, ce furent les lectures désordonnées, mais ferventes, de ses moments de liberté qui marquèrent le plus profondément l'adolescent. Avant même de revenir à Segnitz, son choix était fait : il voulait se consacrer à la littérature et renoncer à la voie toute tracée, mais trop simple, que son père avait souhaitée pour lui.

On ne saurait cependant sous-estimer l'importance psychologique de ce séjour prolongé en Allemagne, pendant les années décisives de son adolescence. Par sa naissance à Trieste, Ettore Schmitz se trouvait placé dans une situation paradoxale, plus encore que la plupart de ses concitoyens : il était italien de langue et appartenait par sa famille à ce milieu qui souhaitait le rattachement à l'Italie, bien que son père fût d'origine allemande ; il était de nationalité autrichienne, bien que Trieste n'ait été qu'une sorte d'appendice très excentrique de l'Empire Austro-hongrois ; or, par surcroît, il avait fait toutes ses études dans un troisième pays, l'Allemagne, et dans une langue qui n'était pas la sienne. Ajoutons enfin que le fait d'appartenir à la communauté israélite de Trieste bien qu'étant lui-même incroyant, jouait dans le sens que nous avons indiqué et accentuait le sentiment d'inadaptation et de malaise dont il souffrait.

En ce sens, que ce soit sur le plan politique, ethnique ou linguistique, sa situation n'est pas sans présenter un certain nombre de points communs avec celle que connut Franz Kafka à Prague, une vingtaine d'années plus tard ¹⁶. Nous serons d'ailleurs amenés par la suite à relever d'autres affinités de situation ou d'esprit entre Svevo et Kafka.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'il ait éprouvé une particulière difficulté à s'insérer dans la réalité triestine, lors de son retour parmi les siens. Mais cette difficulté contingente venait se greffer sur une donnée fondamentale de son personnage, qu'elle ne pouvait qu'aggraver ; le fait est que, sa vie durant, il manifesta toujours une relation très malaisée avec le réel, dont il fit d'ailleurs l'un des thèmes essentiels de ses livres. Tout ce qu'a écrit Svevo est en effet profondément

16. Renvoyons, sur ce point, aux analyses de Marthe Robert, et notamment à l'essai « Procès de la Littérature », in *Sur le Papier*, Paris, Grasset, 1967.

marqué par cette relation problématique avec autrui et avec le monde, sur laquelle il établira d'innombrables variations, mais sans jamais s'éloigner de ce motif qui, plus que tout autre, le concernait intimement.

C'est toujours à Elio Schmitz que nous devons une indication précieuse concernant le caractère de son frère, vers cette époque : « Ettore, écrivait-il, n'est apathique qu'en apparence, car c'est dans son esprit et en lui-même qu'il trouve sa vie la plus intense¹⁷ ». En effet, cette faculté d'isolement et de recueillement restera toujours l'une des données les plus évidentes du comportement et du tempérament de Svevo, comme ce besoin qu'il montrait de se replier en lui-même, sur un monde intérieur auquel il tenait plus qu'à aucune autre chose.

Cependant, lorsqu'il regagna Trieste en 1879, Ettore Schmitz fut inscrit par son père dans une école supérieure de commerce, la Fondation Revoltella où, bien des années plus tard, il devait lui-même donner des cours de correspondance commerciale. Son rêve aurait été de se rendre à Florence, afin d'y apprendre réellement l'italien, car il sentait bien que les années passées en Allemagne n'avaient guère profité à sa connaissance de la langue dans laquelle il voulait écrire, et dont le dialecte triestin qu'il parlait n'était qu'une forme très imparfaite. Mais, comme l'écrivait Livia Veneziani Svevo : « La littérature était une chose fort éloignée de la mentalité du vieux Schmitz, et Ettore, malgré son ardente vocation d'écrivain, n'avait pas en lui la force nécessaire pour s'opposer à la volonté de son père; celui-ci dirigeait avec une ferme autorité la famille, dont la prospérité déclinait peu à peu¹⁸ ».

Il était donc hors de question qu'Ettore pût obtenir l'autorisation de donner une suite quelconque à ses projets de carrière littéraire, ou même à des études désintéressées. Son père avait, une fois pour toutes, refusé d'en entendre parler, ce dont Ettore ressentit une profonde amertume que nous verrons reparaitre par la suite dans certains de ses écrits; il faut cependant remarquer qu'il ne se révolta pas contre cette interdiction, et que, bon gré mal gré, il céda devant l'autorité paternelle.

Il y avait effectivement chez lui une sorte d'attitude spontanée de soumission, qui resta toujours un trait déterminant de son comportement, et qui s'explique sans doute en partie par le caractère autoritaire et intraitable de son père. Nous verrons en tout cas qu'en d'autres circonstances, Svevo se

17. *Studi Urbinati*, p. 15.

18. *Vita di mio marito*, cit., p. 19.

MARIO FUSCO

Italo Svevo

Conscience et réalité

Pendant l'hiver 1925-1926, trois articles de revue, signés d'Eugenio Montale, de Benjamin Crémieux et de Valéry Larbaud, révélèrent et imposèrent presque simultanément, en France et en Italie, le nom d'Italo Svevo, écrivain triestin né en 1861, qui, dans l'isolement et le silence, avait écrit trois romans profondément originaux : *Una vita* (1892), *Senilità* (1898, trad. fr., Éd. du Seuil, 1960) et, enfin, *La Conscience de Zeno* (1923, trad. fr., Gallimard, 1954). Homme d'affaires hanté par la littérature sans avoir jamais pu s'y consacrer vraiment, Svevo avait connu par hasard James Joyce à Trieste et s'était lié d'amitié avec lui ; et c'est précisément grâce à Joyce que Svevo fut « découvert » par Larbaud.

La Conscience de Zeno est sans doute le premier grand roman inspiré par la psychanalyse, avec laquelle Svevo avait été mis en contact dès 1910. Mais ses premiers romans présentaient déjà des analyses psychologiques d'une extraordinaire pénétration. À l'origine de tous ces textes, l'on trouve une trame dont l'auteur lui-même a reconnu le caractère autobiographique. Mais comment et dans quelle mesure se manifeste cette autobiographie svevienne ? Quels sont les points qu'avec une inlassable obstination, et malgré un insuccès persistant, Svevo a sans cesse repris et approfondis dans la peinture de ses protagonistes, toujours en quête d'une affirmation d'eux-mêmes et d'un rapport avec le réel pour le moins problématiques ? Enfin, pourquoi Svevo écrivait-il, et à quoi correspondait chez lui cette activité de romancier, apparemment si éloignée de sa vie d'industriel ?

Telles sont quelques-unes des questions essentielles auxquelles ce livre tente d'apporter une réponse, par un démontage minutieux et systématique de l'une des œuvres romanesques les plus importantes qui aient vu le jour en Italie depuis la fin du XIX^e siècle, et par une lecture psychanalytique des fantasmes et des hantises qui apparaissent à travers l'ensemble des textes narratifs et des écrits personnels de cet homme tourmenté, qui notait un jour dans un de ses carnets : « En somme, hors de l'écriture, il n'est point de salut. »

